

Repenser l'art grâce à la langue des signes

Julie Châteauvert et Tiphaine Girault

Numéro 797, juillet–août 2018

S'ouvrir à la culture sourde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88429ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Châteauvert, J. & Girault, T. (2018). Repenser l'art grâce à la langue des signes. *Relations*, (797), 29–30.

REPENSER L'ART GRÂCE À LA LANGUE DES SIGNES

L'expression artistique en langue des signes ne se cantonne pas aux disciplines conventionnelles comme la littérature, le théâtre ou le cinéma. Elle force à repenser les frontières entre celles-ci, en même temps que notre rapport au monde.

Julie Châteauvert et Tiphaine Girault

Les auteures sont respectivement chercheuse et artiste co-fondatrice du centre Spill-Propagation.

Imaginons un instant un monde dans lequel la majorité des langues sont des langues des signes. L'exercice n'est pas impossible: l'inspiration est là, puisque 142 de ces langues sont déjà parlées de par le monde¹ et que certaines sont utilisées par un nombre considérable de personnes. La langue des signes brésilienne, par exemple, compte trois millions de locuteurs et de locutrices recensés, ce qui correspond grosso modo à un peu plus du tiers de la population du Québec. Faites l'essai: imaginez le tiers de la population québécoise utilisant quotidiennement la langue des signes québécoise (LSQ). Que verriez-vous en entrant dans les cafés, les bars ou même en marchant dans la rue? Tâchez de vous faire une idée de l'ambiance. Représentez-vous, un instant, le changement dans la dynamique générale s'il devenait possible de communiquer aisément à plus grande distance, d'un bout à l'autre d'une rame de métro ou de part et d'autre d'une vitre. Si, pour amplifier un discours, on avait pris l'habitude d'avoir recours à des écrans plutôt qu'à des haut-parleurs. Continuez l'exercice au gré de votre fantaisie, pour chaque situation vécue.

À l'échelle mondiale, on compterait environ 70 millions de locuteurs et de locutrices des différentes langues des signes, selon la Fédération mondiale des Sourds². C'est le double de la population canadienne. Imaginons un moment que toutes ces personnes soient rassemblées sur un même territoire. Signer engage le corps, percevoir le langage passe donc par le regard. Demandez-vous: à quoi ressemblerait la scène culturelle? Comment seraient conçus les journaux? Cadrerait-on les images de la même manière au cinéma? Quelles formes prendraient la littérature et les arts de la scène?

Si ces personnes ne sont pas rassemblées sur un même territoire, elles entretiennent néanmoins des liens, s'identifient à des luttes et à une culture communes. Au sein de cette culture, il existe toute une diversité de courants artistiques dans lesquels apparaissent des formes qui ne peuvent émerger

que de l'expérience quotidienne d'une langue des signes. C'est le cas du *Visual Vernacular* (VV), qu'on désigne en langue des signes par la succession de deux configurations manuelles en forme de V. Forme prisée par son public, elle prolifère et les artistes qui la pratiquent acquièrent une renommée considérable. C'est le cas de Peter Cook et du Flying Words Project,



Pamela Witcher, *Être, c'est être*, 2004, huile sur toile, 30,5 x 25,5 cm

qui ont fait salle comble à Montréal à l'occasion du spectacle d'ouverture du festival Phenomena, en 2012³, de Simon Attia et de Giuseppe Giuranna –chez les maîtres–, ou de Ian Sanborn, pour ne nommer qu'un représentant de la prolifique génération montante.

Art narratif et art de la scène, le VV prend sa source dans les capacités iconiques des langues des signes, qu'il magnifie. Il déploie sa vitalité dans la force des images qu'il donne à voir grâce à des gestes à forte puissance évocatrice. En dialogue avec le cinéma, les artistes de VV font apparaître dans l'espace autour d'eux des séquences narratives qui persistent sur la rétine, comme flottant dans l'air, alors que le corps est déjà rendu ailleurs. Plans rapprochés ou panoramiques, fondus enchaînés, variations de vitesse, *morphing*: les mains de l'artiste de VV tiennent lieu, en quelque sorte, de table de montage qui ne manque pas de capacités d'effets spéciaux.

Il existe chez les communautés de langues des signes des formes d'art, comme le *Visual Vernacular*, qui émergent de la singularité des langues signées et qui n'ont aucun équivalent dans les langues vocales.

Aux États-Unis, on considère cette forme comme faisant partie de la famille de la poésie; en France, un débat esthétique est engagé à ce sujet, mais il est de plus en plus admis par les artistes et leur public que le VV est une forme d'art à part entière. Si elle esthétise la langue, soutiennent les adeptes de cette position, elle se détache néanmoins de la poésie, qui serait héritière de la forme écrite, de ses codes et de ses traditions. Dans cette autonomisation du VV, nous voyons, pour notre part, apparaître une forme d'émancipation.

Ce débat esthétique nous ramène en effet à l'enjeu politique majeur au cœur de la vie des communautés de langues des signes: celui de la quête d'émancipation qui prend forme tout au long de l'histoire de la répression des langues des signes. Celle qui se noue dans l'histoire de l'éducation des Sourds lorsque cette dernière se fait instrument de normalisation, voire d'assimilation, en insistant sur l'acquisition des langues vocales et en rejetant l'usage d'une langue des signes. Voir un des comédiens ayant marqué l'histoire du National Theater of the Deaf de Hartford aux États-Unis, Patrick Graybill, ou encore l'un des artistes les plus en vue de la scène de VV, Peter Cook, raconter ce qu'a signifié pour eux le moment où ils ont pris conscience qu'ils pouvaient créer directement en langue des signes américaine (ASL) permet de comprendre de manière sensible la profondeur et la gravité de l'enjeu. On pense aussitôt à Michèle Lalonde et à *Speak White*...

Il existe donc chez les communautés de langues des signes des formes d'art, comme le VV, qui émergent de la singularité des langues signées et qui n'ont aucun équivalent dans les langues vocales et dans le champ artistique de la majorité

entendante. À la fois art du corps en mouvement, du récit, de l'image et de la scène, le VV, s'il est narratif, revêt un caractère «intermédial» qui fait hésiter à le ranger du côté de la littérature dont il interroge les frontières⁴. Là réside d'ailleurs l'un de ses grands intérêts pour qui s'intéresse à la théorie de l'art.

«Décoloniser» les disciplines conventionnelles

Il existe aussi, bien sûr, des artistes sourds qui pratiquent les disciplines artistiques conventionnelles: théâtre, arts visuels, cinéma, bande dessinée, etc. Au sein de chacune de celles-ci, on retrouve des œuvres d'artistes qui s'inscrivent dans des courants bien établis. On trouvera ainsi tout un répertoire de théâtre qui maîtrise et s'appuie sur les codes traditionnels de la mise en scène. Les thèmes abordés dans les créations originales témoigneront certes de l'angle donné par l'expérience sourde. L'usage, sur scène, de la langue signée a par ailleurs une incidence esthétique qu'il est possible d'analyser. Cela ne suffit pas, toutefois, à en faire une innovation, contrairement à d'autres expérimentations qui, elles, explorent la manière dont la pratique quotidienne d'une langue signée transforme la pratique artistique. Cette dernière, dès lors, ne peut plus être réduite aux formes et aux disciplines artistiques conventionnelles.

Jolanta Lapiak, par exemple, travaille dans une perspective de déconstruction du phonocentrisme. La culture dominante, nous dit-elle, organise le monde autour de la parole proférée comme centre de gravité. Si on déplace ce centre de gravité pour développer une perspective visuo-centrée et construite à partir de l'expérience sensible d'une langue du corps en mouvement, on découvre le monde d'une façon bien différente. Avec *Spill-Propagation* –un centre d'artiste autogéré pancanadien dédié à la promotion des pratiques artistiques issues de la communauté de langues des signes–, nous travaillons à explorer cette perspective. En 2014, puis en 2017, l'organisme a tenu deux résidences de création rassemblant une dizaine d'artistes en ce sens. Un *Manifeste de déconstruction du phonocentrisme* a été produit et constitue maintenant une pierre d'assise. Un tel travail exige un examen de conscience et une prise de distance par rapport aux codes intériorisés –une décolonisation en quelque sorte–, puis l'aménagement d'un espace à habiter, à peupler de formes émancipées.

Or, tout ce travail, toute cette création se font dans les conditions de marginalisation que vivent les personnes et les communautés de langues des signes. Tout art, dans ce contexte, est résolument politique. ☺

1. Voir <ethnologue.com/subgroups/sign-language>.

2. La Fédération mondiale des Sourds est une organisation de défense de droits qui fédère des associations réparties dans plus de 130 pays. Elle a notamment pour mandat de faire progresser à travers le monde la reconnaissance officielle des langues des signes et l'accès à un enseignement bilingue pour les enfants sourds. Elle a un rôle consultatif auprès de l'ONU, qui a inscrit ses revendications à ses chartes.

3. Voir <bit.ly/VVPhenomena2012> pour un exemple de VV.

4. Voir J. Châteauevert, «Le tiers synesthète: espace d'accueil pour la création en langue des signes», *Intermédialités: Histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques / Intermédiality: History and Theory of the Arts, Literature and Technologies*, n° 27, 2016 [En ligne].